

et même que, dans les choses des champs, moi qui avais plus de force et d'habileté que lui, j'aurais dû lui commander... Mais je me disais en même temps que, s'il me commandait, c'est parce qu'il était riche, et que je devais obéir parce que je n'avais rien..... C'était cette idée-là qui me faisait patienter, et supporter, et attendre, parce que je voulais devenir riche et maître, moi aussi... Et puis je me disais qu'un jour peut-être Dieu m'enverrait des enfants, et que je ne voulais pas les voir baisser la tête et se ronger les poings en présence d'un vicomte... C'était cette volonté-là qui... qui m'a donné du courage, qui m'a fait travailler et... et réussir.

— Pauvre père ! — dit Lucien en serrant affectueusement la main du vieillard dans les siennes. — Et ne vous dois-je pas une immense reconnaissance pour ce sort si favorable, si paisible et si doux, qu'au prix de tant de sacrifices et d'efforts vous m'avez préparé ?

— Bah ! ne parlons pas de ça, vois-tu : les choses se passent toujours ainsi. Les pères plantent en terre le jeune sauvageon et les fils cueillent des fruits sur le grand arbre... L'aïeul qui courait en sabots à des petits-fils qui galoppent sur un cheval de six mille francs. Et je trouve fort bien que cela soit ainsi, mon gars, parce que tout ce qui est sur la terre doit se perfectionner et agrandir..... Mais voici que nous arrivons ; la diligence brûle le pavé et le postillon sonne de la trompette... D'abord l'hôtel ; ensuite le notaire.... Nous marcherons un peu ; les jambes ont besoin de se dégourdir."

Bientôt, en effet, le père et le fils, ayant déposé leurs malles à l'auberge, se dirigeaient, munis de renseignements précis, vers le quartier de la ville de N****, où le notaire Lefort avait sa maison et son étude. Ils y arrivèrent en peu de temps, et l'officier public, mis au courant de ce dont il s'agissait, leur donna complaisamment le plus jeune et le plus ingambe de ses *saute-ruisseaux* pour les conduire auprès de M. Dupuis, chargé de faire visiter la propriété à vendre. Le père Maury allait d'un pas sûr et vif, questionnant, tout en marchant, le petit bonhomme sur le genre de culture des environs, sur le principal commerce de la ville. Lucien marchait en silence, l'air rêveur, cherchant à s'orienter et se demandant si le sort allait lui montrer encore le sourire naïf et la tête blonde de la jeune fille aux raisins.

Enfin, l'une des dernières rues du faubourg, qu'ils suivaient en ce moment, les ramena précisément à l'angle de la grande route. Ils y firent environ une centaine de pas, puis Lucien découvrit, à peu de distance devant lui, la longue muraille blanche aperçue le matin, la treille épaisse, la grille de bois et le bienheureux écriteau. Son cœur tressaillit d'émotion et de plaisir, et il jeta un regard radieux vers la tonnelle de pampres, au moment où le petit clerc leva le bras pour sonner. Mais la tonnelle était vide, et bientôt les yeux de Lucien prirent une autre direction : car il venait d'apercevoir, dans la grande cour bien pavée, auprès d'une vaste corbeille de verveines et d'asters, un monsieur d'une cinquantaine d'années et d'une apparence paisible, qui tenait par la main la jolie rieuse aux cheveux blonds. Ce dernier se retourna vivement au bruit de la sonnette, et, tandis que la jeune fille effarouchée s'enfuyait dans une allée de cythèses et de lauriers-roses, il s'avança vers la grille, l'ouvrit lui-même, et, reconnaissant le petit clerc du notaire, s'empressa de dire aux visiteurs : "Ces messieurs se présentent sans doute pour voir la maison ?

Entrez, messieurs. Je suis M. Dupuis, auquel vous devez vous adresser pour cela, et je mets tout à votre service."

ETIENNE MARCEL.

(à continuer.)

Nouvelles et Faits Divers.

— Nous avons reçu, trop tard pour l'insérer dans ce numéro, la *Lettre* de Mgr. Dupanloup sur les malheurs et les signes des temps. Nous nous ferons un devoir de la reproduire dans notre prochain numéro.

Jamais peut-être la parole de l'éminent prélat ne s'est déroulée avec plus de grandeur et de magnificence pour peindre en traits de feu le tableau de notre époque, qui offre tous les symptômes prédits des grandes luttes des mauvais jours. Jamais on n'a sondé plus avant la profondeur du mal qui nous dévore et montré l'effroyable cataclysme, inévitable résultat de cette guerre contre Dieu, contre l'Église, contre la morale et la raison, qui est le cri de ralliement, le mot d'ordre de nos adversaires. Jamais plus éloquent appel n'a été adressé à tous les catholiques, aux chrétiens de toutes les communions, "à tous les hommes qui ont un cœur et une intelligence," pour qu'ils s'unissent dans une ligue suprême, seule capable d'arrêter le torrent qui déborde.

— Dimanche, 28 octobre, Mgr. Cooke, évêque des Trois-Rivières, bénissait la première pierre d'un couvent des sœurs de charité. M. le grand-vicaire Lafèche donna le sermon de circonstance. Il prit pour texte ces paroles de l'Évangile : "Si vous voulez être parfaits, vendez tout ce que vous avez et donnez-en le prix aux pauvres." Il développa ce beau spectacle de la charité chrétienne, du dévouement chrétien pour les pauvres, avec une force et une éloquence qui touchèrent tous les cœurs.

Le couvent aura 72 pieds sur 51. On doit y ajouter deux ailes quand le besoin s'en fera sentir.

RECETTES UTILES.— Après quelques années de production, les asperges non-seulement montent sans arriver à une grosseur qui en permettent la vente, mais ne produisent même plus de graine parvenant à la maturité. Nous avons trouvé dans le journal *Les Mondes*, une recette qui, depuis quatre ans, a donné les meilleurs résultats. Nous la donnons telle quelle est.

"Il faut fumer les plans avec de la colombine bien manipulée à la terre avec une fourche. Ils produisent alors d'aussi belles asperges et en aussi grande quantité que de jeunes plants. L'année suivante, même récolte ; ces vieux pieds sont rajeunis au point qu'ils donnent jusqu'au premier d'Août, et la graine parvient à une maturité très-hâtive. Ce fumage à la colombine doit avoir lieu dans le courant de Mars. Cinq litres par mètre superficiel suffisent, non compris le fumage ordinaire. Si les chaleurs étaient fortes, on arroserait de temps en temps, car la chaleur naturelle de la colombine dessècherait la terre et brûlerait le plan. De cette façon, et avec une exploitation facile et peu coûteuse, on évite ou on diminue au moins considérablement le renouvellement des plans d'asperges."